L'écriture de soi. Workshop, fondation Hartung, Sept 2019.Mâkhi Xenakis.
Remanié janvier 2020.

Le dessin, la peinture m'accompagnent depuis toujours alors que l'écriture est restée « secrète » jusqu'à la parution de mon premier livre écrit avec Louise Bourgeois : L'aveugle guidant l'aveugle, publié chez Actes Sud en 1998.

L'écriture nait chaque fois d'une rencontre, d'un hasard puis, d'une nécessité. Parfois c'est l'écriture qui provoque un travail de sculpture ou de dessin. Parfois c'est l'inverse. Parfois encore c'est l'écriture qui m'amène à changer mon travail à l'atelier qui lui-même transforme alors mon écriture. Elle m'est devenue aussi indispensable que le dessin, la peinture ou la sculpture. J'ai l'impression que ce que je ne parviens plus à exprimer dans l'un de ces domaines peut apparaître dans l'autre. Chacun se nourrissant mutuellement et me donnant des nouvelles voies inattendues à explorer.

J'utilise l'écriture, parfois, pour approfondir mes pensées autour de mon travail de dessin ou de sculpture, ou autour de celui de Louise Bourgeois ou de mon père. Je l'utilise aussi dans un autre type d'écriture où je travaille *mes mots* comme je travaille mes dessins et mes sculptures, comme pour le livre : « les folles d'enfer » ou « laisser venir les secrets »

L'écriture me permet de mieux comprendre le monde qui nous entoure. Parce qu'elle me permet de raisonner, d'avancer, de synthétiser des sensations contraires en prise avec notre conscience avec des mots qui ont déjà un sens, une signification car ils ont été créés par les humains afin que nous puissions communiquer entre nous. Le jeu est de les assembler afin qu'ils expriment au plus juste notre pensée et nos émotions de manière intéressante afin d'atteindre l'autre.
Alors que pour faire un dessin une peinture ou une sculpture il faut des pigments de couleur secs ou liquides, de la terre ou de la poudre de ciment ou de plâtre…. Ces matériaux n'ont donc, au départ, aucune signification propre.
Même si les couleurs raisonnent en nous différemment, selon que l'on a choisi du rouge, du bleu ou du noir. Où que la terre est plus sensuelle à travailler que par exemple le plâtre ou le ciment. Ce n'est que lorsque le travail est accompli qu'il « parle », ou pas, à l'autre.
L'avantage c'est qu'il n'y a pas besoin de traducteurs, c'est une langue universelle, même si chaque société et époque est formatée pour la recevoir ou pas.
Alors, comment créer de la vie, une émotion, un dialogue avec l'autre avec comme seul outil de la poudre, de la terre ou des pigments de couleurs ?

C'est dans ce sens que je trouve l'écriture plus rassurante à travailler.
Ce qui me plait et qui en même temps, m'effraie, c'est quand dans mes dessins ou sculptures, je parviens à lâcher suffisamment prise pour avoir l'impression que ce sont mes mains qui prennent le contrôle, laissant mon travail prendre son autonomie au point de me surprendre tout en me faisant apparaître une forme dans laquelle je me reconnais.

Francis Bacon dit que sa peinture doit agir immédiatement sur notre système nerveux et non par notre conscience ou par des mots, même si les mots d'Eschyle ou d'autres écrivains, on le voit dans l'exposition qui se tient actuellement à Beaubourg, ont une importance énorme dans son travail.
Claude Lévi-Strauss, lui, dit dans « La pensée sauvage » : « L'art s'insère à mi-chemin entre la connaissance scientifique et la pensée mythique ou magique, car tout le monde sait que l'artiste tient à la fois du savant et du bricoleur : avec des moyens artisanaux, il confectionne un objet matériel qui est en même temps objet et connaissance »

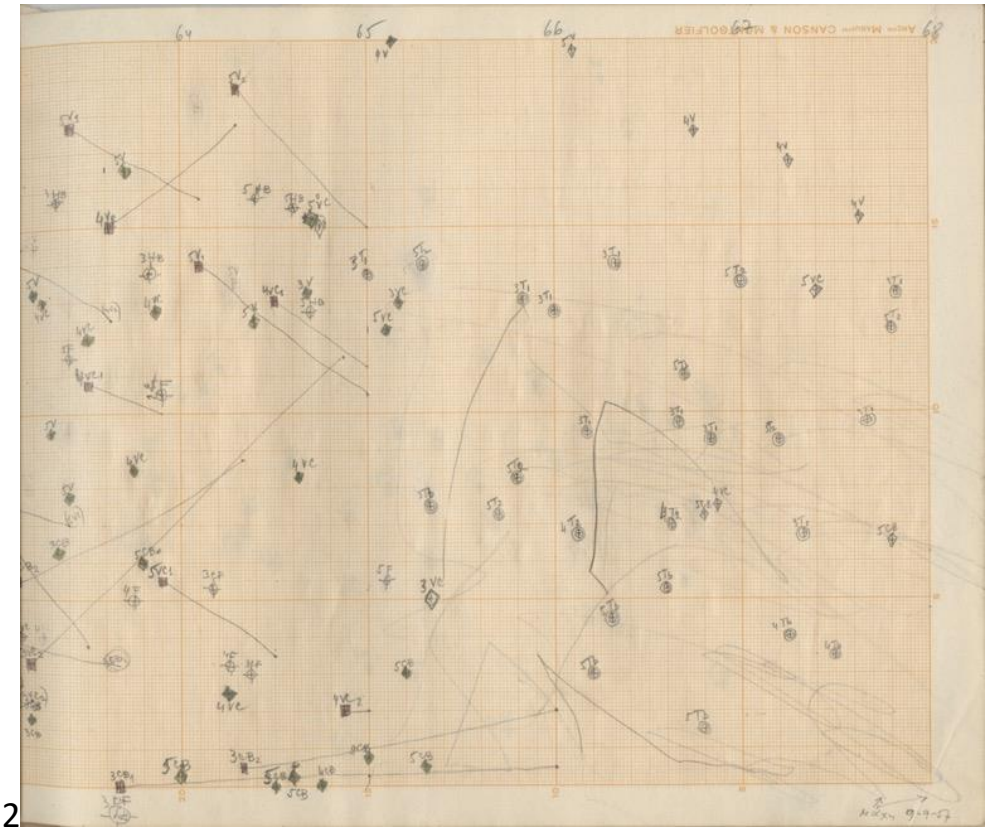
Je crois que la meilleure manière, d'approfondir cette question de « l'écriture de soi », en ce qui me concerne, est de revenir à ma petite enfance et au lien profond qui s'est établi avec mes parents à ces moments - là puisque pour eux, « l'écriture de soi » passait par la musique ou l'écriture. Et qu'il n'y avait que ça au fond qui comptait.

1

Avec mon père, rue Clauzel,1957.

Ils avaient tous les deux un métier alimentaire qui leur prenait beaucoup de temps, si bien que les soirs ou les week-end, ils s'installaient à leur table, lui, avec ses partitions de musique, elle, avec ses manuscrits et se mettaient à écrire pendant des heures en silence. Comme je voulais certainement jouer et que, comme tous les enfants je dessinais avant de savoir écrire, ils m'installaient à côté d'eux avec des feuilles de papier et des crayons afin que je dessine et surtout… que je les laisse tranquilles…
Un ami musicologue a retrouvé une partition graphique d'une œuvre que mon père était en train d'écrire, en septembre 1957 (J'avais un peu plus d'un an) et sur laquelle je me suis

mise à gribouiller … Visiblement, mon père n'en a pas été offusqué puisqu'il a annoté mes gribouillis au lieu de les effacer…

2 

Partition graphique de IX "Achorripsis" 1957.

Ainsi, très tôt, et pendant longtemps j'ai partagé leurs moments de création et d'écriture croyant que cela se passait de la même manière dans toutes les autres familles.
Ma mère a précieusement gardé et annoté un grand nombre de mes premiers dessins ce qui me permet de découvrir les liens surprenants qui existent avec mon travail futur.
Il y a d'abord cette gouache datée et annotée par ma mère de 1959 (j'avais 3 ans). On y voit un œil central, intégré dans une sorte de corps hybride qui semble se projeter sur nous.

3

Gouache sur papier MX 1959.

Au fil du temps, j'ai fini par comprendre et accepter d'où venait ce regard et pourquoi il est si présent dans mon travail, j'en parle dans le livre que j'ai écrit sur mon père : « Iannis Xenakis, un père bouleversant. » Où je raconte notamment que celui-ci, durant la dernière guerre a perdu un œil, arraché par l'éclat d'un obus lorsqu'il était résistant en Grèce et que petite fille, le visage de mon père, me fascinait et m'effrayait à la fois. D'une part, son côté droit, intact avec cet œil unique vivant et son regard puissant et puis, du côté gauche, sa joue blessée et cet œil de verre, fixe, mort, qui le gênait et qu'il enlevait à la maison laissant apparaître une cavité creuse, rose, blessée....

Je raconte aussi comment lorsqu'il enlevait, à la maison cet œil de verre qui le gênait, il me demandait ensuite de le lui retrouver : « Mâa, cherche mon œil ».

Je me souviens encore de ces moments où j'éprouvais un sentiment mêlé de peur et de fierté, lorsque, chargée de cette mission si importante à mes yeux, je cherchais l'œil de mon père dans l'appartement… je me souviens aussi, de mon effroi lorsque l'ayant retrouvé, je devais le mettre au creux de ma main pour le lui apporter… L'œil de mon père dans le creux de ma main qui me regardait…

Plus récemment, j'ai retrouvé ce dessin annoté également par ma mère, daté de 64, j'avais 7 ans et demi. La Sorcière….

Cette Sorcière, ma mère m'a-t-elle demandé de la dessiner ou l'ai-je dessinée toute seule ? Et pourquoi ma mère, la découvrant, eu l'idée de noter la date et le nom que je donnais à cette *créature ?* A-t-elle été inquiète ou amusée que sa fille de 8 ans dessine une sorcière ?

4

La Sorcière, MX 1964

Je me souviens comme cette Sorcière apparaissait souvent dans mes cauchemars, prête à bondir sur moi comme d'autres méchantes personnes ainsi que des fantômes, qui me terrifiaient et qui m'empêchaient de dormir… Cette sorcière est déjà bien centrée au milieu du papier et nous fait face, comme la plupart de mes sculptures et dessins futurs. Ses petits bras collés au corps sont prêts à se lever. Les pointillés sur le côté droit du dessin lui donnent une impression de mouvement. Elle semble en apesanteur. Quant à son regard, il est absent, juste esquissé par quelques traits de même que son nez et sa bouche.

Je la reconnais et en même temps je ne retrouve pas le regard terrifiant qu'elle me portait dans mes cauchemars. Et puis elle semble immobile, alors que dans mes rêves elle s'apprêtait à me sauter dessus. Toute sa violence a disparue. Comme si, du haut de mes sept ans et demi, par le dessin, je parvenais à l'immobiliser, à effacer son regard terrifiant, à la neutraliser.

Tout comme je semble parvenir à le faire dans ce dessin fait à l'âge de 11 ans. Pour mon anniversaire, mes parents, voyant ma passion grandissante pour la peinture, m'avaient offert un chevalet. Je me mets donc en scène, au milieu d'autres figurent familières, prête à peindre, à affronter, à figer sur ma toile vierge, une forme inquiétante humaine ou animale affublée de nombreux bras et jambes, ressemblant étrangement à une araignée.

5

Dessin sur carnet, 1968.

Je ne sais toujours pas d'où viennent ces monstres et ces fantômes. Je suis née dix ans après la guerre. Étaient-ce les angoisses de mes parents, qui avaient vécu la guerre de manière violente qui ressurgissaient en moi, envahissant mes nuits et mes dessins ?

Avais-je compris, lorsque mes parents m'installaient à côté d'eux pour que je peigne ou dessine afin de les laisser écrire pendant des heures, qu'eux aussi mettaient ainsi leurs terreurs à distance ?

Était-ce la compagnie des petites idoles Mycéniennes et Cycladique ou encore des personnages des icônes Byzantines que mon père affectionnait tant et qui étaient présentes dans notre appartement, qui m'apprirent, si tôt, par leur manière de se tenir à la fois détachées du monde et pourtant si présentes, à mettre à distance mes peurs par le dessin ?

Cet œil, cette sorcière, cette araignée nous font face comme la plupart de mes sculptures et dessins futurs.

A partir du moment où je reçu ce chevalet je me mis à peindre continuellement et à parcourir les musées et les expositions. Je me mis également à écrire un journal intime dans lequel je parlais surtout de mes inquiétudes. Je ressentais le même apaisement que lorsque j'avais terminé une peinture.
Pendant toute mon adolescence, je choisissais des sujets graves, voir dramatiques.
Il faut dire qu'à cette époque, ma mère n'était pas du tout encore la critique littéraire aux lunettes rouges qui faisait rire tout le monde.

6

Avec ma mère Françoise Xenakis, Berlin, 1964

Elle était, du moins, à la maison, plongée dans des romans douloureux écrits d'une écriture sobre proche du nouveau roman. Mon père également était d'humeur mélancolique et m'expliquait régulièrement que le bonheur n'existe pas car l'on est seul toute sa vie…Il me disait aussi *: » C'est très bien que tu veuilles peindre mais, l'art ne s'apprend pas dans les écoles, donc tu n'iras pas aux Beaux-Arts. Et tu ne réussiras qu'à conditions de faire des mathématiques, sinon tu seras une mauvaise artiste*… « - Lui-même, s'étant effectivement construit comme musicien, en partie, grâce aux mathématiques - Si bien que je dus tenter de passer un bac mathématique alors que je n'étais bonne qu'en Français et en dessin… Je partageais mon temps entre des études scolaires de plus en plus catastrophiques et une vie secrète intense consacrée à la peinture, au dessin et à mes carnets de pensées intimes…qui m'aidaient à me trouver et à me construire. C'est curieux d'ailleurs de penser que vivant avec deux parents créateurs, l'un et l'autre épanouis dans leur art, la musique et l'écriture, je me retrouvais à leur côté, dans une position si paradoxale…

Je continuais donc à peindre tout en suivant des études d'Architecture pour faire plaisir à mes parents …

7

8

Huile sur toile ou bois, 1977.

9

David, huile sur toile 1982.

A l'époque, je peignais souvent David, de dos, nu, enfilant ou enlevant une chemise.
A propos de cette peinture, j'ai mis du temps à savoir comment répondre aux personnes qui me demandaient incrédules pourquoi j'étais dans la provocation… En fait, c'est tout

simple, étant une femme peintre, je peignais l'objet de mon désir comme les peintres hommes l'ont toujours fait avec leurs muses…

Heureusement, lors d'une de mes premières expositions de peintures dans une galerie à Paris, je fis la connaissance du metteur en scène Claude Régy qui me proposa de travailler avec lui pour concevoir des décors et des costumes pour ses spectacles… Le théâtre était pour moi une deuxième famille, c'était la grande époque des spectacles de Bob Wilson ou de Taddeuz Kantor. Un art qui allie les mots et les images grâce à des êtres vivants qui se déplacent dans l'espace… Tout ce qui me passionnait était là… J'annonçai donc à mon père que je ne passerais pas mon diplôme d'architecture. C'était sans appel. Mes parents furent furieux et je sentis avec grande tristesse que cela m'éloignait encore un peu plus d'eux.
Ces années furent, au début, formidables. Je proposais des décors et des costumes remplis des couleurs de l'univers de ma peinture : des bleus outremer, des rouges, des jaunes… qui s'intégraient et donnaient à entendre des textes passionnants. Même si à cette époque je n'écrivais que très rarement, l'écriture des autres nourrissait ma peinture.
Pendant une dizaine d'année je partageais mon temps entre les décors et la peinture. Le problème c'est que petit à petit ma peinture, influencée par le théâtre devint de plus en plus narrative… décorative… Je m'en rendais compte mais ne parvenais pas à changer. Je commençais en voyant ma peinture à me demander si mon père n'avait pas finalement raison… Je me mis à me sentir étrangère à ma peinture… Je recommençai à écrire dans des carnets mes pensées, mes doutes, je tentais de sortir sur le papier avec des mots, les raisons cachées de ce nouvel enfermement dans lequel je m'étais installée…Mon propre enfermement… Mes angoisses d'enfance revinrent, jusqu'à ce que je ressente des angoisses de mort immédiate… J'avais l'impression de sombrer dans la folie.

10

Huile sur toile, MX, 1986.

C'est à ce moment-là que David, mon compagnon, qui faisait de la recherche me proposa de partir avec lui à New York.
J'obtins une bourse villa Médicis or les murs pour peindre, à New York et me mis à peindre de grands tableaux à l'huile, que je détruisais rageusement.

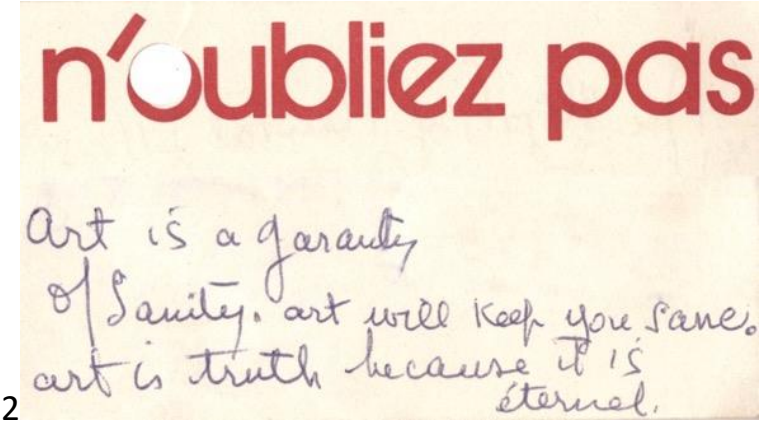
C’était épouvantable… Je tentais pour m’apaiser de peindre de nouveau David mais je le déformais et le rendait monstrueux. Décidant que David n’y était pour rien et que c’était trop injuste de lui faire subir de telles métamorphoses je finis par tout détruire et abandonner la peinture… La seule manière que j’avais pour aller mieux était de me dire : « Il faut que j’aille à l’hôpital » ; chaque fois, je faisais ce même lapsus ; au lieu de musée je disais hôpital… Et je courrais au Métropolitain Muséum… Là j’y recopiais dans un petit carnet à dessin les tableaux de Rembrandt, Vermeer, Velasquez et Goya et je me sentais apaisée.
Durant une année je courrais dans les « musées - hôpitaux » remplissant des dizaines de petits carnets, incapable de produire quoi que ce soit d’autre. Puis, une petite femme minuscule, terrifiée, apparut au milieu d’une feuille blanche d’un carnet… Et je pénétrais de nouveau dans mon univers.

11

Petite bonne femme, MX, NY, 1988.

Un jour, je découvris le travail de Louise Bourgeois, ses dessins recouvraient les murs de la galerie, Il y avait aussi beaucoup de petites phrases écrites, souvent en Français… Ce fut un tel choc, que je compris que je devais absolument la rencontrer. Quand je l’appelais, la première fois, au téléphone, et qu’elle me demanda ce que je lui voulais, je m’entendis lui répondre qu’elle était la seule personne à pouvoir me sauver la vie…
Ma réponse l’inquiéta mais attisa sa curiosité et lorsqu’elle me reçut, et que je lui montrais mes nouveaux minuscules dessins, elle me dit qu’elle comprenait ce que je lui demandais et qu’elle avait envie de m’aider.
Je me mis à venir la voir régulièrement. Sa générosité, son amitié, sa confiance, me permirent petit à petit de m’accepter à mon tour et d’entrer définitivement dans ma véritable vie

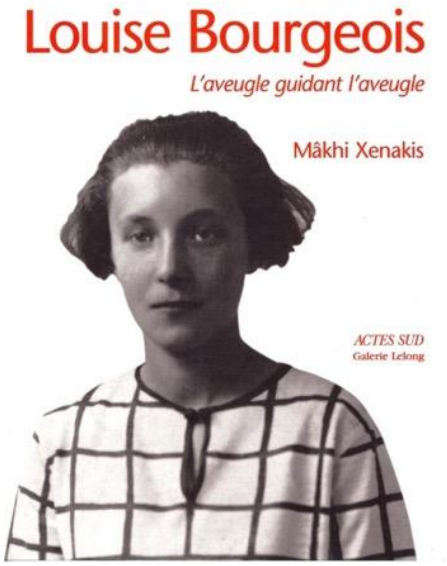
Pour ne raconter qu'une seule histoire de notre rencontre, je choisirais celle, où, un jour, comprenant que j'étais toujours autant effrayée de sombrer dans la folie si je m'enfonçais plus dans ma peinture, elle prit un crayon et écrivit sur un petit morceau de papier : *Art is a guaranty of sanity, art will keep you sane, because it is eternal* puis elle me le donna et me dit de le garder avec moi…
J'ai toujours ce message de Louise écrit de sa main près de moi et sa magie est toujours aussi efficace…



12

Note écrite par Louise Bourgeois, 1989.

Rentrée à Paris, je me mis très vite à écrire dans un journal des petits textes sur le travail d'autres artistes. Cela me plaisait beaucoup et je commençais à écrire également des textes sur mon propre travail. Toujours dans le but de clarifier, de donner des pistes, mais dans une écriture concise, particulière.
Longtemps, j'ai tenté, de rester dans un champ d'écriture discret, lié à l'art afin de ne pas entrer en rivalité avec l'écriture de ma mère…
C'est d'ailleurs Louise Bourgeois qui m'a, encore une fois, fait franchir le pas, en me proposant d'écrire un livre ensembles à propos de son œuvre en lien avec son enfance en France et au lycée Fénelon.



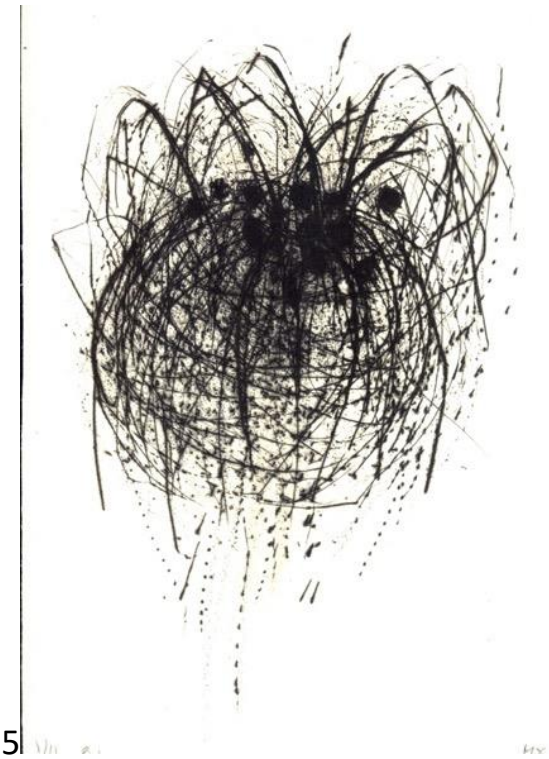
13

Couverture du livre, 1998.

Ce livre fut symboliquement très important pour moi. D'abord, par la confiance qu'elle m'accordait en participant à ce travail passionnant mais aussi parce qu'elle me donnait en quelque sorte « l'autorisation » d'être moi-même. Ce livre ouvrait la porte vers ma nouvelle vie où l'écriture pouvait aussi exister. Elle me confortait dans l'idée que le dessin, la sculpture et l'écriture, chacun à sa manière, sont des outils formidables pour apaiser, ordonner le chaos mental dans lequel on se trouve.
Parallèlement à l'écriture, je continuais à dessiner.

14

Dessin 1992,

15 

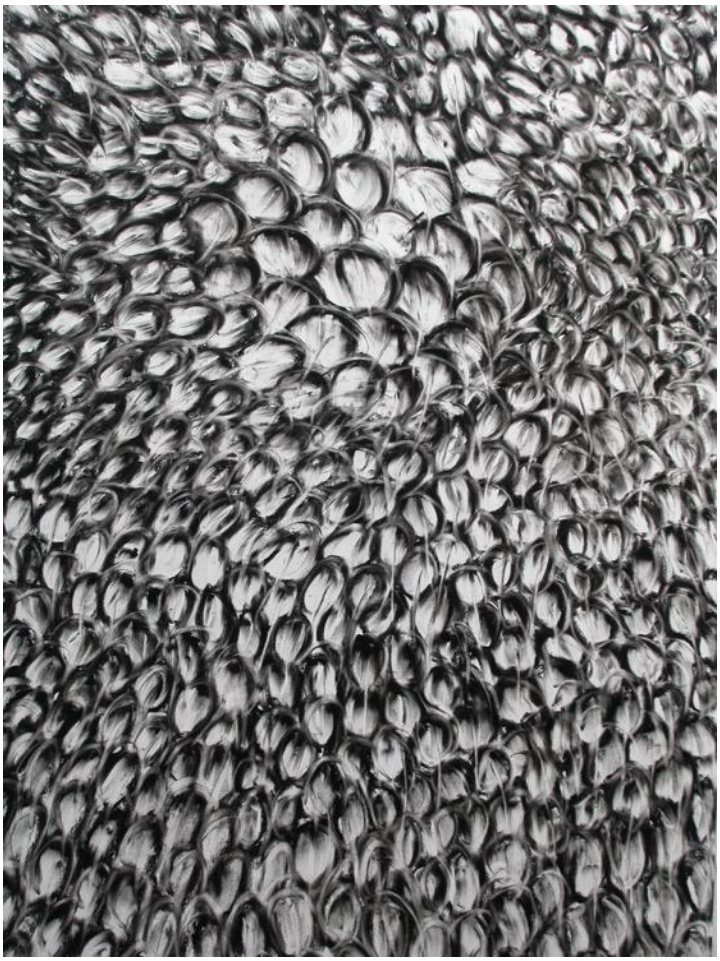
pointe sèche 1993.

16

Araignée peur, 1994

17

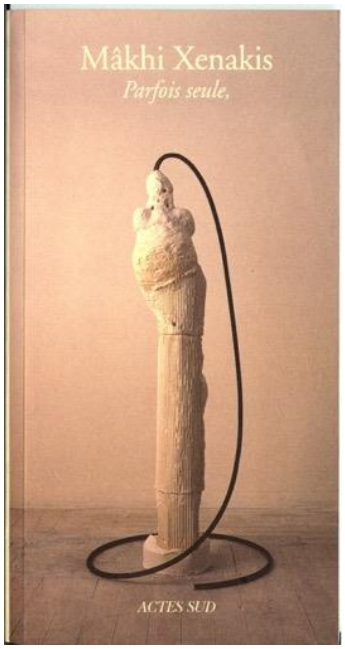
pastel duvet, 2002.

18 

Gd pastel noir, 2003.

Depuis un certain temps, je m'intéressais de plus en plus à la sculpture. Louise, cependant n'y semblait pas trop favorable… Malgré tout, je commençais dans mon atelier à faire quelques petites sculptures en plâtre. Un jour, où j'invitais Bernard Point, directeur, à l'époque, du centre d'art de Gennevilliers, à venir voir mes derniers grands dessins pour une éventuelle exposition. A mon grand désarroi, il me dit : « Je préfèrerais faire une exposition de tes sculptures, penses à un projet et appelles moi ». J'étais complètement désemparée à l'idée de remplir son espace immense de sculptures alors que je n'en étais encore qu'aux tous débuts…En plus, un projet ! Mon travail se fait de manière souterraine, les choses, viennent chaque fois comme malgré elles, je ne contrôle, consciemment rien. Pourquoi me demandait-il une chose pareille ?...

Alors, pour ne pas qu'il m'oubli, je me mis à lui écrire, chaque mois, une lettre, lui parlant de mon travail à l'atelier, des bonnes et des mauvaises interférences liées à ma vie et l'effet qu'elles produisaient sur mon travail. Pendant une année, je lui décrivais la naissance des sculptures. Et ce fut le livre *Parfois seule,* où je rassemblais les lettres, ponctuées par des photographies des sculptures crées pendant ce temps.

19 

Parfois seule, 1999.

Louise en découvrant ce livre, ne voulut plus me voir…

A la mort de mon père, des bribes de souvenirs de lui jeune réapparurent, intacts. Je me mis à les écrire, au milieu d'autres souvenirs de mon enfance ainsi que certains moments de ma rencontre avec Louise Bourgeois. Ce fut le livre : *Laisser venir les fantômes.*

20

Laisser venir les Fantômes, 2002.

Plus tard, je fus invitée à exposer mes sculptures dans la chapelle. Je voulus connaître l'histoire de ces lieux mais quand je découvris, dans les archives, que cela avait été le plus grand lieu d'enfermement de femmes depuis Louis XIV jusqu'à l'arrivée de Charcot, je me sentis munie d'une *mission* où je devais absolument tenter de les réincarner…

Je réalisais un groupe de 256 nouvelles sculptures ; *Les folles d'enfer de la Salpêtrière*. Et, utilisant les archives de l'assistance publique, j'écrivais un livre du même nom. Ce fut le premier texte publié où j'organisais mon écriture sans ponctuations et où les mots créaient leur propre rythme, leur propre respiration. J'avais l'impression que cette forme de psalmodie, d'incantation fonctionnait bien avec le caractère tragique de l'histoire de toutes ces femmes.
C'était la première fois aussi que je pouvais simultanément m'exprimer par l'écriture et la sculpture sur un même sujet de manière aussi importante.

21

22

23

Publication du livre "Les folles d'enfer" et exposition à la Chapelle de la Salpêtrière. 2004.

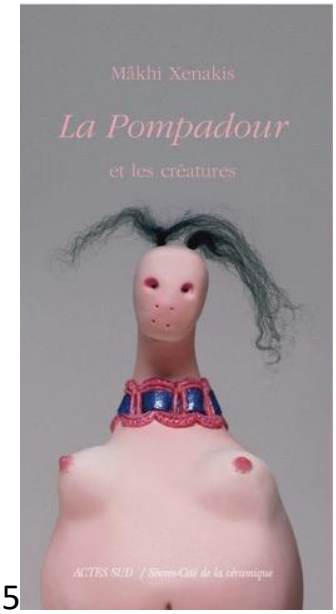
Ce livre sera réédité en Mars 2020 avec de nouvelles photographies des sculptures prises dans la chapelle ainsi que d'une liste des prénoms de ces orphelines ou folles choisis par "leur parents adoptifs" et a qui j'ai demandé de leur choisir un prénom et de me donner des nouvelles.

En réalité, avant ce livre, j'avais déjà écrit deux textes sous cette même forme : *La petite fille* et *Jalousie*. Deux textes de douleurs qui amenèrent cette forme d'écriture. Mais à l'époque, mon éditeur ; Actes Sud préféra ne pas les publier. Mais, comme je suis assez têtue, à force d'insister, Actes Sud finit par publier les deux nouvelles sous le titre : *Laisser venir les secrets en 2008.*

24

Laisser venir les secrets, 2008.

Puis, vint le livre *La Pompadour*. La Manufacture de Sèvres m'avait invitée à créer une sculpture en porcelaine. Toujours curieuse de l'histoire du lieu où je suis invitée, je découvris que c'était la maitresse du Roi, Madame de Pompadour, à la fois courtisane et femme de culture qui en fut l'instigatrice. Je décidais de lui rendre hommage en la faisant apparaître sous la forme d'une de mes sculptures féminines sur lesquelles je travaille depuis *les folles d'enfer.* Sorties de leur enfermement, je choisis de montrer la féminité sous un jour plus joyeux et sensuel avec des formes rondes, parfois impudiques et troublantes. Gilbert Lascault en découvrant ce travail, décida d'écrire un texte sur *ma Pompadour*. Pour accompagner ce texte, j'écrivis un nouveau texte où je tente d'approfondir ces questions autour de la création, de la représentation de la féminité et de la sexualité dans l'art. Ainsi que de nombreux dessins et sculptures liées à ma série des *petites bonnes femmes*

25 

La Pompadour,2011.

26

Petites créatures, 2005.

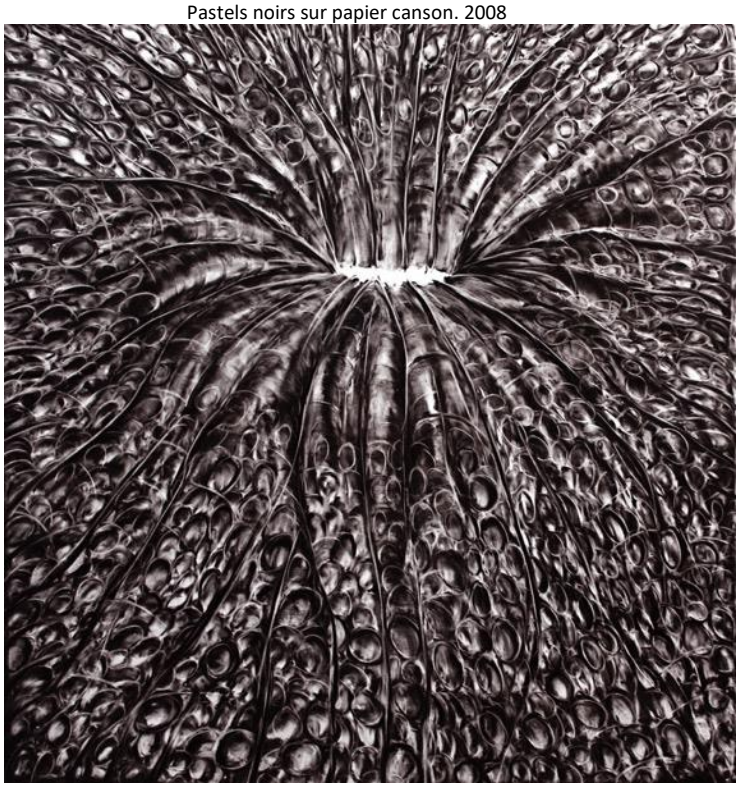
Parallèlement à la sculpture, je continuais mon travail de dessins :
A partir de 2003, je réalisais de nombreuses séries de pastels travaillées à la gomme où toute la surface du papier était envahie de forces contraires qui s'affrontaient et ou une araignée réapparaissait…jusqu'au jour où une forme centrale apparue, en forme d'œil puis, qu'un vide finisse par s'y installer.

Donc, il y a cette figure centrale qui semble se projeter sur nous, avec parfois des tentacules et au centre, un vide ou un regard qui nous attirent…

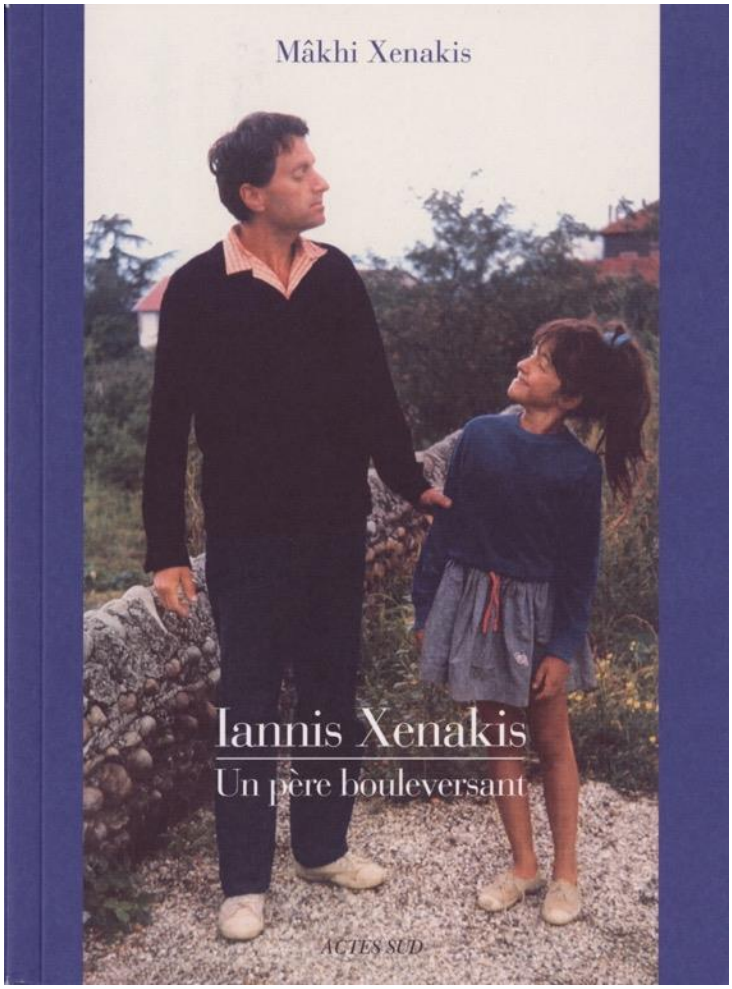
27

28

Pastels noirs sur papier canson. 2008

29 

Pastel noir sur papier canson, 2009.

30 

Un père bouleversant,2015.

Pendant toute la longue période durant laquelle j'ai écrit le livre sur mon père, alors que je racontais les premières années douloureuses de sa vie, j'éprouvais régulièrement une terrible envie de m'en échapper et de me retrouver dans mon atelier seule, avec mes dessins et mes sculptures. Mes pastels se métamorphosèrent doucement en éclosions, proches d'un monde végétal étrangement apaisé. Puis, lorsque je me mis à parler de mon enfance avec lui en Corse et de nos pêches sous-marines, j'éprouvais le besoin de changer de technique et passais du pastel à l'aquarelle et à l'encre. Les dégradés de rose glissèrent doucement vers des dégradés d'encres et d'aquarelles bleues créant une nouvelle correspondance avec me sculptures.

Dans ce nouvel univers aquatique, des créatures marines, des yeux, des méduses apparurent. Indépendamment de la Méduse des mers à la fois fascinante et inquiétante avec ses tentacules proches de celles de la pieuvre ou de l'araignée qui ont toujours habité mon travail, le thème de la mythologique grecque de Méduse apparaissait de manière évidente. Liée à la fois au regard, à la féminité, au sexe, à la décapitation, à la sidération, à la mort à la vie.

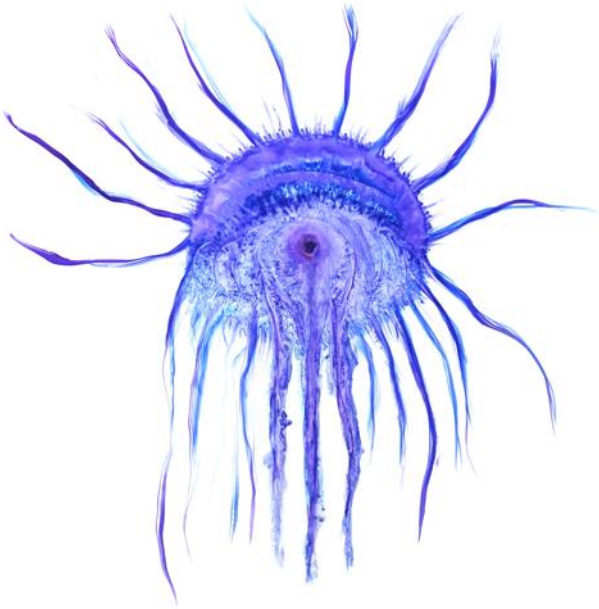
31

32

Pastel, encre, 2014.

33

34



35

Encres, méduses, 83x63cm 2015.

Dans la dernière partie de ce livre sur mon père, Louise réapparut…

Je racontais comment dans mon premier ouvrage écrit avec elle et publié en 1998(*2) elle m'avait envoyée sur les lieux de son enfance en France et comment nous tentions de relier ce passé à son œuvre. L'un de ses souvenirs le plus fort était une sculpture d'Œdipe, aveugle, conduit par sa fille Antigone qui se trouvait dans son ancien lycée et qu'elle voulut publier face à une sculpture abstraite qu'elle avait réalisé en 1947 et qui était intitulée : « L'aveugle guidant l'aveugle ».

Comme pour créer un lien magique entre Louise, mon père, Œdipe et Antigone j'associais, dans le livre sur mon père, la photo de la sculpture d'Œdipe et d'Antigone à une photo prise par une amie lors de ma présentation de ce livre au lycée Fénelon en 1998. J'avais sans réfléchir demander soudainement à mon père de s'installer avec moi à la place de cette sculpture qui avait disparue depuis … Portée par cette image d'Antigone qui guide son père vers sa dernière demeure, Je réalisais alors, en Corse, une sculpture représentant Antigone et dont la photographie clôturait cet ouvrage.

36

36 Carte postale du lycée Fénelon, vers les années 1920.

37

Avec mon père, à la place de la sculpture d'Œdipe et d'Antigone, lycée Fénelon, 1998.

38

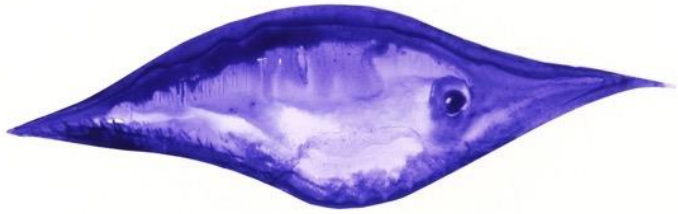
Antigone, ciment, métal, pigment. 2014. Dernière page du livre « Iannis Xenakis, un père bouleversant »

Lors d'une invitation au Domaine de Chaumont sur Loire, je réalisais une nouvelle série de pastels qui devaient être liés à la nature. Sans m'en apercevoir, la présence ou l'absence de l'œil demeuraient omniprésente…

39

Pastel sur calque 2016.

En 2017, je réalisais des petites encres où la présence de Méduse s'effaça petit à petit pour ne plus représenter de nouveau qu'un œil central. Puis, sans doute à la lecture du poème intitulé « La Baleine noire » que Marjorie Micucci me fit lire, cet œil se métamorphosa de nouveau en animal marin, plus proche de la baleine, cette fois-ci que de la Méduse mais toujours avec un œil unique.



40

Encre bleue, 10x15cm, décembre 2017

En 2018, paru mon nouveau livre sur Louise Bourgeois, : *Louise, sauvez-moi !* Cette fois-ci, je ressenti une plus grande liberté dans mon écriture … était-ce parce que je savais que ma mère ne le lirait pas et ne me jugerais pas ?... Toujours est-il que je m'affranchis de beaucoup de choses même de désobéir » à Jerry, l'assistant de >louise devenue son ayant droit en décidant au dernier moment de ne pas publier les œuvres de Louise, afin de ne pas subir de censure au niveau de mon écriture, mais ça c'est encore une autre histoire je pourrais vous raconter dans un livre posthume …. Toujours est-il que lorsqu'il parut en 2018, je présentais une nouvelle exposition personnelle à la Maison des arts de Châtillon, je réalisais un nouveau groupe de sculptures lié à plusieurs évènements décrits dans le livre sur Louise Bourgeois : *Louise, sauvez-moi !*

Il s'agit d'une part du moment où mon père se trouvant à New York refuse de rencontrer Louise Bourgeois qui l'a invité chez elle, puis, du jour où Louise refuse de voir mes sculptures que je lui ai apportées de Paris. Ainsi, dans les jardins de la Maison des arts de Châtillon, j'installais mon père, tournant le dos à Louise qui tourne le dos à mes sculptures et je me représentais au centre, les bras levés comme les petites sculptures Mycéniennes, pour tenter d'apaiser la situation… Louise, quant à elle avait le buste recouvert de mamelles et des tentacules sortaient de sa tête en souvenir de ses araignées.

41

« Les rencontres impossibles » installation dans les jardins de la maison des arts de Châtillon, Mai-2018

42 Les rencontres impossibles, détail. » installation dans les jardins de la maison des arts de Châtillon, Mai-2018.

Les rencontres impossibles, détail.2018.

Pour représenter mon père, l'image du Cyclope qui n'avait qu'un œil au milieu du front, s'est très vite imposée à moi. D'une part à cause de cet œil unique et aussi parce que la mythologie grecque faisait partie de sa vie et que sans trop m'en rendre compte elle s'est installée dans ma propre mythologie personnelle.

J’ai alors fait des recherches sur les cyclopes dans la mythologie grecque et ai découvert qu’il existe plusieurs familles de Cyclopes. Je connaissais, parce que mon père m’avait souvent raconté cette histoire lorsque j’étais enfant, l’épisode où Homère, dans l’Odyssée, décrit Ulysse crevant l’œil du cyclope Polyphème, en revanche, je ne connaissais pas les Cyclopes Ouraniens décrits dans la Théogonie d'Hésiode qui n’ont rien en commun avec le premier.

Ces cyclopes sont les enfants d'Ouranos (le Ciel) et de Gaïa (la Terre). Ils sont trois : Brontès (le Tonnerre), Stéropès (l’Éclair) et *Árgês* (la Foudre). Emprisonnés sous terre par Cronos, ils furent libérés par Zeus et, par gratitude, ils lui forgèrent la foudre, l'éclair et le tonnerre.

Comment ne pas faire le lien avec l’univers de mon père et à ses « Polytopes » : Spectacles de sons et de lumière où les éclairs, la foudre et le tonnerre sont omniprésents.

Que je décide de le représenter en cyclope prenait tout à coup un sens encore plus fort et évident. De plus, la spirale étant très importante pour mon père, d’une part parce qu’on la retrouve dans la nature, les cyclones et le cosmos et aussi de manière philosophique parce qu’elle représente à la fois le chemin vers la vie et vers la mort. Je décidais donc de représenter cet œil unique (creux) au centre d’une spirale et de faire surgir de sa tête un éclair.

Plus tard, en septembre de la même année, je me mis à travailler sur un projet commun avec l’artiste Jean-Luc Parant. Appréciant nos travaux réciproques et ayant des points communs dans nos démarches (les accumulations, l’œil…) Jean-Luc apporta un jour, à mon atelier, des plaques de terre cuites vierges qu’il avait préparées afin que je travaille dessus, je me mis immédiatement à réaliser une série d’encres où un œil apparaissait au centre d’une spirale.

43 Encre sur terre cuite, 2018.

Mais cette fois ci, au lieu de jouer comme toujours sur l’ambiguïté d’un œil vivant ou mort, j’affrontais différemment sa représentation et me mis à tenter de capter la vie du regard.

Comme si le passage, pour moi de la représentation de mon père en cyclope, m’autorisais enfin à ne plus hésiter entre son œil mort et son œil vivant.

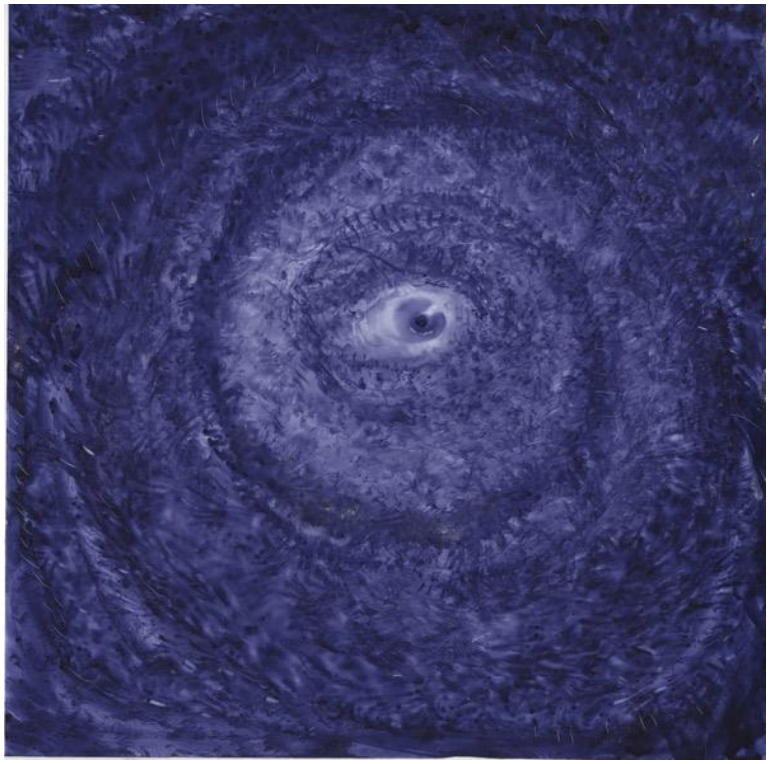
Affronter enfin son regard, son jugement…

Puis, je réalisais une nouvelle série d’encres - regards qui se transformèrent de nouveau en gouffres….

Depuis, J'ai l'impression que je me rapproche toujours un peu plus de ce regard vivant que je tente de retrouver, tout en transformant le vide inquiétant de l'absence en gouffres vivants, lumineux et apaisé.

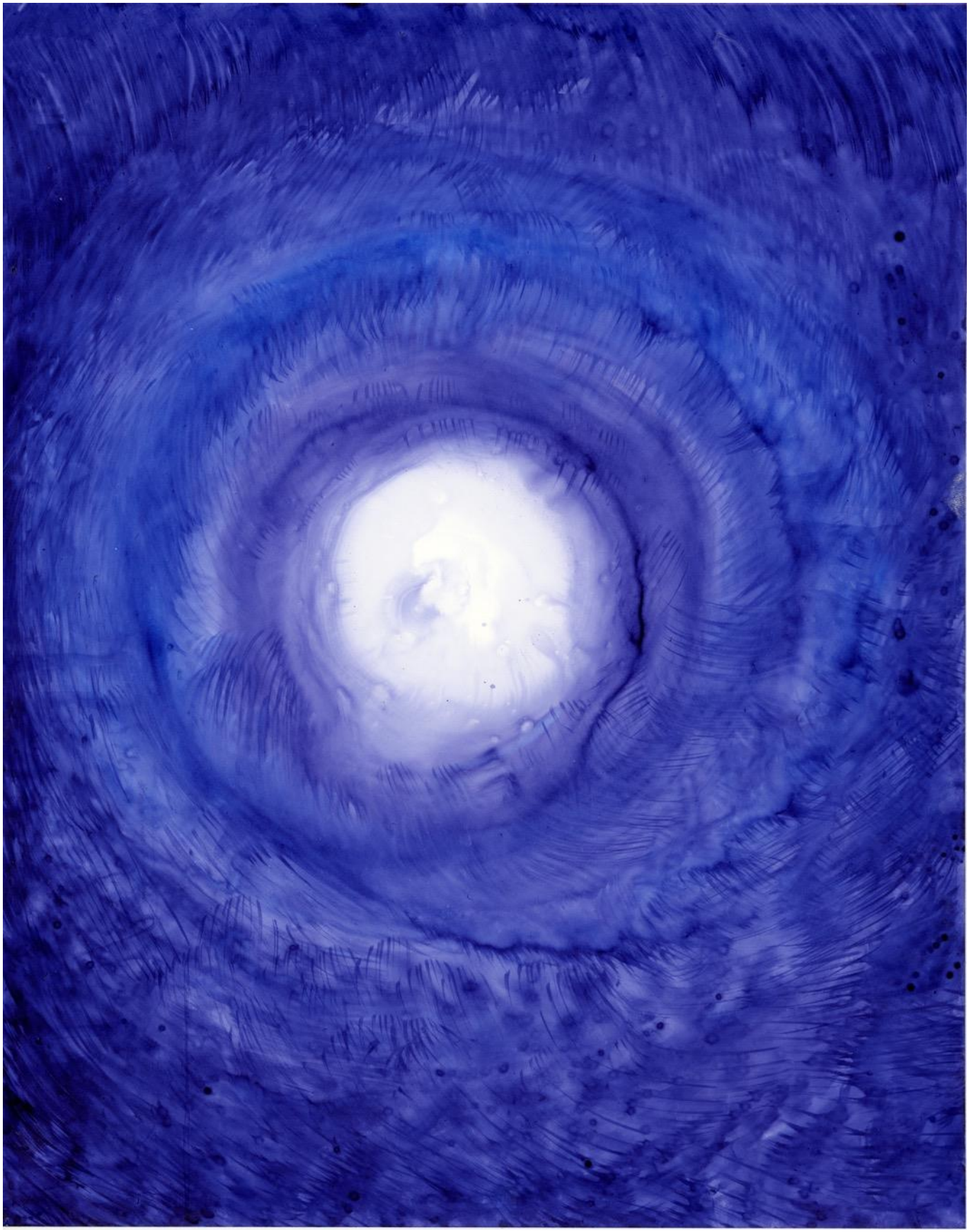
44 *Encre regard, 28x35cm, 2018.*

45 Encre gouffre, 40 x30 cm 2018

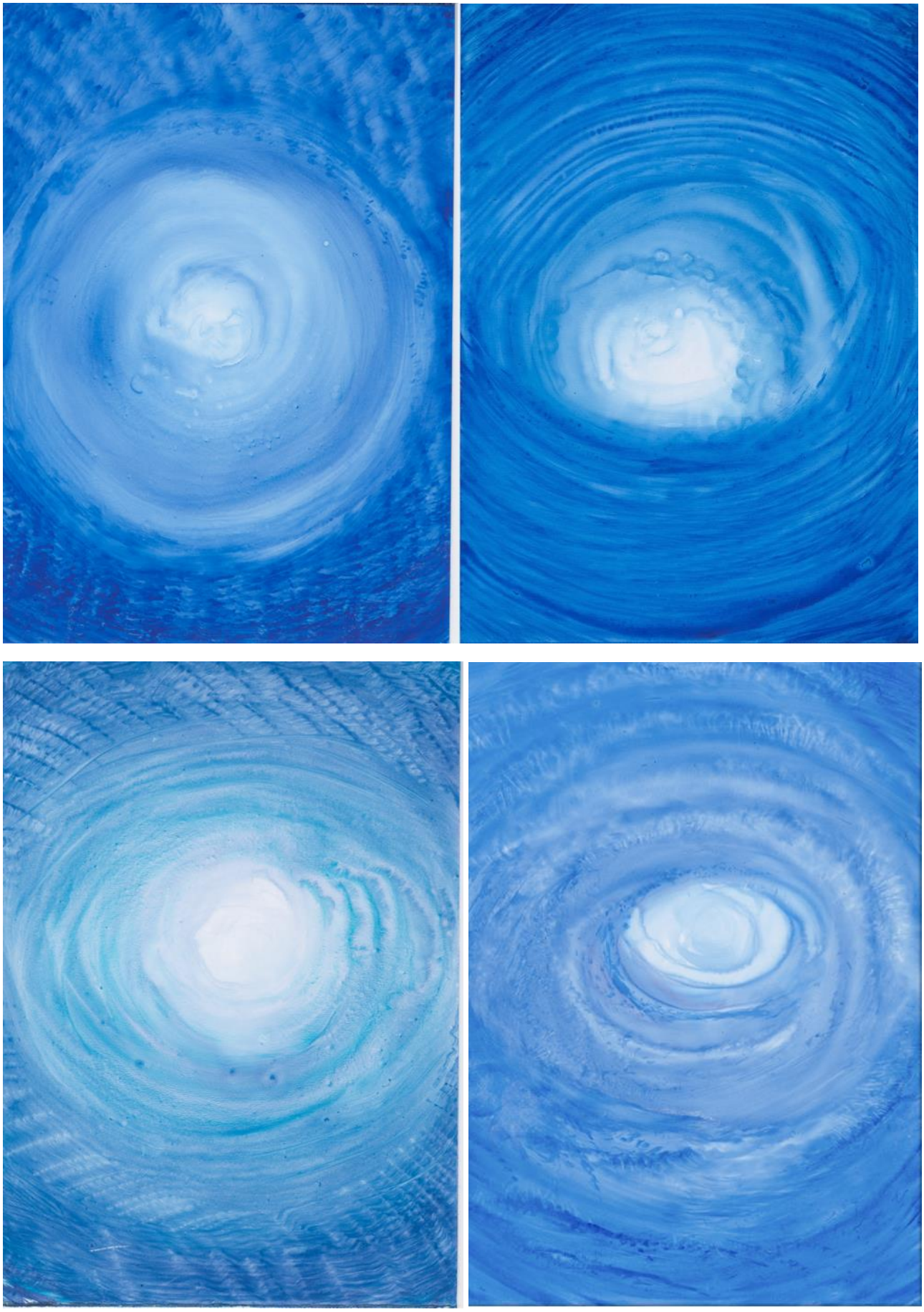


46

Encre regard bleu, 40 x 40 cm janvier 2018.



48 encres gouffre bleu 2019.



49 encres13x18cm 20

Après l'exposition à La Maison des Arts de Châtillon, je décidais de faire cesser les conflits incarnés par le groupe des sculptures, "Les rencontres impossibles" en les rassemblant en cercle dans mon atelier afin, grâce au "pouvoir magique" de la sculpture que ces rencontres deviennent possibles. C'est à ce moment que le Musée d'Issoudun m'invita à présenter en 2020, mes sculptures dans un cercle végétal situé au centre du parc. J'en profitais pour créer les deux personnages manquant à cette réconciliation et présents dans mon livre "Louise, sauvez-moi !" : David et ma mère…

Ainsi l'année 2020 se présente pour moi sous le jour de l'apaisement grâce à de nouvelles sculptures et encres toujours liées à ma vie ou à mon écriture.

Les rencontres devenues possibles, 2020.

(Ma mère, mon père, moi, David, Louise Bourgeois.)